

L' Abeille.

8me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 2 FÉVRIER 1860.

No. 18.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

Au quatrième siècle.

(Suite et fin.)

St. Augustin est l'homme le plus étonnant de son siècle, celui qui a porté le plus d'imagination dans la théologie et le plus de sensibilité dans la scholastique. Donnez-lui un autre siècle, dit M. Villemain, placez le dans une meilleure civilisation, et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique, comme il raisonne sur le libre arbitre ; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain. Son éloquence, entachée d'affectation et de barbarie, est souvent neuve et simple ; sa morale est austère, et ses ouvrages, immense répertoire où puisait cette science théologique qui a agité l'Europe, sont la plus vive image de la société chrétienne au quatrième siècle.

Le plus célèbre est *La cité de Dieu*, dont le St. évêque a lui-même tracé le dessein dans le livre de ses Rétractations : “ Me sentant plein de zèle de la maison de Dieu, je résolu de les combattre (les païens) par cet ouvrage distribué en vingt-deux livres, dont les cinq premiers réfutent ceux qui croient que le culte de plusieurs Dieux est nécessaire au bien du monde. Dans les cinq suivants, je combats ceux qui prétendent que le culte des divinités païennes est utile pour l'autre vie.” Les dix premiers livres ont donc pour but de répondre à ces deux chimériques opinions contraires à notre foi chrétienne. Mais en combattant les sentiments d'autrui, il fallait établir les nôtres. C'est là l'objet de la seconde partie de cet ouvrage, qui comprend douze livres, dont les quatre premiers contiennent la naissance des deux cités, celle de Dieu et celle du monde ; les quatre suivants, leurs progrès ; et les quatre derniers, leur fin. (Liv. II, Rétrac. CXLIII.)

Pendant que St. Augustin travaillait à Hippone à la conversion des hérétiques et des païens un autre St. Père, non

moins illustre par son savoir, travaillait à mettre à la portée de tous les hommes les pages de l'Écriture-Sainte. Moins éloquent que son contemporain, St. Jérôme réunit la pureté à l'élégance du style, si toutefois l'on a égard au temps où il vivait. Il était d'une très grande vivacité, ce qu'il impute souvent à sa naissance, car il était Dalmate.

Cependant, éloigné de tous les honneurs ecclésiastiques, à une époque où déjà ces honneurs entraient en partage avec les dignités de l'empire, Jérôme n'eut aucune des grandes occasions de régner sur les esprits, qui s'offraient naturellement au génie des Athanase, des Ambroise et des Chrysostôme. Toujours errant ou solitaire ; sans autre titre dans l'Église, que celui de prêtre de Jésus-Christ, il ne parut ni à la cour, ni aux funérailles. Il ne fut point chargé d'instruire ou de consoler le peuple de quelque grande cité ; enfin, son plus important ouvrage fut la traduction des livres sacrés, tâche immense, plutôt que travail de génie. C'est donc surtout dans son caractère, dans sa vie, dans les traits épars de son éloquence, qu'il faut chercher l'homme tant admiré des premiers siècles chrétiens.

Vers le déclin de ce siècle si admirable on rencontre un nom, que les meilleurs critiques ont religieusement respecté : c'est celui de St. Paulin. D'abord, sous l'empire des plaisirs du monde, il reconnut bientôt le néant de ses vanités, se dépourvra de ses biens et embrassa l'état ecclésiastique. Il mourut sur le siège épiscopal de Nole en Campanie, l'an 731. Nous avons de ce Saint plusieurs ouvrages en vers ou en prose que St. Augustin ne se lassait pas de lire. Son style est fleuri, quoiqu'il ne soit pas toujours correct. Il y a de la vanité dans les pensées, et de la noblesse dans les comparaisons. Il écrit tour-à-tour avec onction et avec agrément, et on peut le mettre au rang des Pères de l'Église qui méritent le plus d'être lus.

Avec St. Paulin de Nole, se termine chez les Latins ce siècle admirable, où la religion à peine sortie des catacombes, fait briller aux yeux de l'univers païen

le flambeau lumineux de sa céleste doctrine. Nous la voyons, armée du glaive de la persuasion, combattre et vaincre le despotisme religieux des Empereurs, calmer et adoucir la multitude excitée ou les pénétrer de crainte ou d'espérance. Là paraît ce génie grec longtemps abattu par le joug romain, mais ranimé par l'ardeur du prosélytisme, et se proposant de convertir le monde à sa foi, au lieu d'amuser ses maîtres par une vaine éloquence. Il se montre presque en même temps sur tous les points de l'empire ; il brille dans l'Égypte, dans la Cyrénaïque, et surtout dans cette Grèce asiatique dont il ne reste rien, et qui fut si célèbre par son luxe et ses richesses. Il est puissant encore sur sa terre natale, aux lieux mêmes, d'où jadis il éclaira l'Italie par Pythagore et conquit l'Orient par Alexandre. Ici on voit la langue latine prêter aux Ambroise et aux Augustin, ses figures les plus fortes, et son éclat le plus brillant ; on voit ces deux grands génies régner sur les passions et les préjugés des peuples, et confondre par leurs écrits les incrédules les plus endurcis.

Le génie grec qui était devenu, depuis les conquêtes d'Alexandre, plus oriental qu'européen, portait dans le christianisme les subtilités et les allégoriques. Les Romains, ou plutôt les peuples qui parlaient la langue latine, avaient quelque chose de moins savant et de moins ingénieux ; ils n'étaient que des théologiens grossiers, dit Mr. Villemain, auprès des Grecs d'Alexandrie ; mais ils étaient plus calmes et plus sobres dans leurs opinions. Non seulement l'Église orientale avait une incontestable supériorité d'imagination et d'éloquence ; mais parmi les écrivains de l'Église latine, tous ceux qui brillèrent d'un grand éclat, semblaient appartenir à l'Orient ; les uns en effet, tel que St. Jérôme, avait vécu dans la Syrie, dans la Judée, respiré l'enthousiasme aux rives du Jourdain ; les autres tel que St. Augustin, nés sous le ciel brûlant de Carthage, étaient plus orientaux que latins. Tous cependant méritent notre attention à bien juste titre ; ils ont fait et feront dans tous les siècles l'orgueil du Christianisme et de la Littérature, et leurs noms pro-